

Du livre d'Edgar MORIN - LA VOIE - Pour l'avenir de l'humanité - Fayard octobre 2011

La 4^{ème} de couverture:

Le vaisseau spatial Terre continue à toute vitesse sa course dans un processus à trois visages: mondialisation, occidentalisation, développement.

Tout est désormais interdépendant, mais tout est en même temps séparé. L'unification techno-économique du globe s'accompagne de conflits ethniques, religieux, politiques, de convulsions économiques, de la dégradation de la biosphère, de la crise des civilisations traditionnelles mais aussi de la modernité. Une multiplicité de crises sont ainsi enchevêtrées dans la grande crise de l'humanité, qui n'arrive pas à devenir l'humanité.

Où nous conduit la voie suivie?

Vers un progrès ininterrompu? Nous ne pouvons plus le croire. La mort de la pieuvre totalitaire a réveillé la pieuvre des fanatismes religieux et stimulé celle du capitalisme financier. Elles enserrant de plus en plus le monde de leurs tentacules. La diminution de la pauvreté se fait non seulement dans un accroissement de bien-être matériel, mais également dans un énorme accroissement de misère.

Allons-nous vers des catastrophes en chaîne? C'est ce qui paraît probable si nous ne parvenons pas à changer de voie.

Edgar, Morin pose ici les jalons d'une «Voie» salutaire qui pourrait se dessiner par la conjonction de myriades de voies réformatrices et nous conduire à une métamorphose plus étonnante encore que celle qui a engendré les sociétés historiques à partir des sociétés archaïques de chasseurs-cueilleurs.

Directeur de recherches émérite au CNRS, penseur transdisciplinaire et indiscipliné, l'auteur de La Voie est connu pour avoir conçu la «pensée complexe» dans son oeuvre maîtresse, La Méthode. Il est docteur honoris causa de vingt-quatre universités à travers le monde.

oo

Pages 13 à 33:

La grande Voie n'a pas de porte. Des milliers de routes y débouchent. Proverbe Zen

Il y a ceux qui voudraient améliorer les hommes et il y a ceux qui estiment que cela ne se peut qu'en améliorant d'abord les conditions de leur vie. Mais il apparaît que l'un ne va pas sans l'autre, et on ne sait par quoi commencer. André GIDE, Journal 1942-1949, p. 31

Il faudrait voir, d'une part, si le projet humain réalisé durant ces six millénaires par l'Homo historicus est le seul projet humain possible, et, d'autre part, voir s'il ne faudrait pas faire aujourd'hui quelque chose d'autre. Raimundo PANIKKAR

Si le domaine des idées est révolutionné, la réalité ne peut demeurer telle qu'elle est. G. W. F. HEGEL

Nous continuons à chercher des dépanneurs de la planète Alpha, alors que nous sommes sur la planète Bêta. P. CAILLÉ

Une terre finie peut-elle supporter un projet infini? Leonardo BOFF

Quiconque croit qu'une croissance exponentielle peut durer toujours dans un monde fini est ou un fou, ou un économiste. Kenneth BOULDING

Chaque chose en tout temps marche avec son contraire. Les Mille et Une Nuits

Pour atteindre l'humanité, il faut k sens d'un au-delà de l'humanité. Friedrich SCHLEGEL

Il ne s'agit pas de trouver des « solutions » pour certains « problèmes », mais un mode de vie autre, qui ne serait pas la négation abstraite de la modernité, mais son dépassement [Aufhebung], sa négation

déterminée, la conservation de ses meilleurs acquis et son au-delà vers une forme supérieure de la culture - une forme qui restituerait à la société certaines qualités humaines détruites par la civilisation bourgeoise industrielle. Cela ne signifie pas un retour au passé, mais un détour par le passé, vers un avenir nouveau... Michaël LOWY

L'humanité est pour elle-même à la fois son pire ennemi et sa meilleure chance. Patrick VIVERET

Il y a une manière de contribuer au changement, c'est de ne pas se résigner. Ernesto SABATO

Ne doutons jamais qu'un petit groupe d'individus conscients et engagés puissent changer le monde. C'est même de cette façon que cela s'est toujours produit. Margaret MEAD

La chose la plus indispensable que nous puissions faire en tant qu'êtres humains chaque jour de notre vie est de nous rappeler et de rappeler aux autres notre complexité, notre fragilité, notre finitude et notre unicité. Antonio DAMASTO

Introduction Générale

LA DIFFICULTÉ DE PENSER LE PRÉSENT

« No sabemos lo que pasa y eso es lo que pasa », écrit Ortega y Gasset « Nous ne savons pas ce qui se passe, et c'est cela qui se passe. »

Il y a effectivement toujours quelque distance entre l'événement et la conscience de sa signification, la connaissance est en retard sur l'immédiat: « L'oiseau de Minerve (de la raison) prend son vol au crépuscule » (Hegel)

Le présent n'est perceptible qu'en surface Il est travaillé en profondeur par des sapes souterraines, d'invisibles courants sous un sol apparemment ferme et solide

De surcroît, la connaissance est désarçonnée à la fois par la rapidité des évolutions et changements contemporains; et par la complexité propre à la globalisation,: inter-rétro-actions innombrables entre processus extrêmement divers (économiques, sociaux, démographiques, politiques, idéologiques, religieux, etc.).

Enfin, nous, habitants du monde occidental ou occidentalisé, subissons sans en avoir conscience deux types de carences cognitives:

- les cécités d'un mode de connaissance qui, compartimentant les savoirs, désintègre les problèmes fondamentaux et globaux, lesquels nécessitent une connaissance transdisciplinaire;
- l'occidentalo-centrisme qui nous juche sur le trône de l'arationalité et nous donne l'illusion de posséder l'universel.

Ainsi, ce n'est pas seulement notre ignorance, c'est aussi notre connaissance qui nous aveuglent.

Tout en me vouant à la connaissance complexe, je suis bien conscient de toutes les difficultés accumulées pour comprendre ce que nous vivons et subissons: je sais que je ne suis pas l'Observateur/Concepteur situé sur Sinus; Je suis emporté avec six milliards d'êtres humains dans une aventure folle • et grandiose, terrible et poétique, je suis happé par le local, le contingent. Il n'y a pas que l'espérance qui soit un pari, il y a aussi la connaissance. Et je ne peux ignorer mes ignorances.

DE LA MONDIALISATION À LA GLOBALISATION

Le processus de mondialisation a commencé à la fin du XVe siècle avec la conquête des Amériques et la circumnavigation de Vasco de Gama.

Des les années 60-70 du XXe siècle, chaque individu du monde dit développe porte en lui, sans en être conscient, la présence du tout-planétaire. Il prend le matin un café sud-américain ou un thé asiatique, sort de son réfrigérateur allemand des fruits exotiques, enfle son tricot en coton d'Égypte ou d'Inde, ouvre sa radio japonaise pour écouter les nouvelles internationales, endosse son costume, de laine d'Australie tissé à Manchester, conduit sa voiture coréenne en écoutant un air de flamenco sur son iphone californien Il peut voir des films américains, japonais, chinois, mexicains, africains Il assiste à un opéra italien ou la diva est afro-américaine, l'orchestre dirigé par un chef japonais. Il soupe ensuite éventuellement de chili con carne ou de riz cantonnais.

Le miséreux des bidonvilles d'Afrique ou d'Amérique du Sud a été chassé de sa terre par la monoculture

industrialisée importée d'Occident, il porte, un tee-shirt pourvu d'une inscription américaine, vit des rebus de, la civilisation occidentale qu'il bricole.

La globalisation est le stade actuel de la mondialisation. Elle commence en 1989 après l'effondrement des économies dites socialistes. Elle est le fruit de la conjonction en boucle rétroactive de l'essor effréné du capitalisme qui, sous l'égide du néo-libéralisme, déferle sur les cinq continents, et de l'essor d'un réseau de télécommunications instantanées (fax, téléphone portable, Internet). Cette conjonction effectue l'unification techno-économique, de la planète.

Suite à l'implosion de l'URSS et à la déconfiture du maoïsme, la globalisation a comporté une vague démocratisante: en diverses nations, une valorisation des droits de l'homme et des droits de la femme dont les résultats demeurent incertains, limités, voire combattus.

Elle a également comporté trois processus culturels à la fois concurrents et antagonistes: d'une part, un processus d'homogénéisation et de standardisation selon les modèles nord-américains; d'autre part, un contre-processus de résistances et de refloweraisons de cultures autochtones; enfin, un processus de métissages culturels'.

Enfin la globalisation a produit l'infra-texture d'une société-monde. Une société requiert un territoire comportant de permanentes et innombrables intercommunications - c'est ce qui est advenu à la planète; elle nécessite sa propre économie - c'est le cas de l'économie mondialisée ; mais une société doit contrôler son économie, et ce contrôle ici fait défaut; il manque, également les autorités légitimes dotées de pouvoirs de décision; absente aussi est la conscience d'une communauté de destin indispensable pour que cette société devienne Terre-Patrie. L'ONU n'a qu'une faible autorité et une faible légitimité. La FAO, l'OMC, l'Unesco ne sont que des embryons d'institutions dont pourrait disposer une société-monde. Seuls sont apparus, propices à une telle société, mais dispersés comme des blocs erratiques en plein désert, la notion de crimes contre l'humanité, le Tribunal international aux compétences limitées, un courant altermondialiste qui n'a pu encore élaborer sa pensée. La conscience de l'humanité est aujourd'hui incarnée non plus, par de grands intellectuels comme Victor Hugo, Romain Rolland (en 1914) et, dernier en date, Raimundo Panikkar (décédé en 2010), mais par le Club de Rome et des ONG humanitaires (Survival International, Amnesty International, Greenpeace, Médecins sans frontières, etc.).

Ce ne sont pas seulement les souverainetés absolues des États nations qui empêchent la formation d'une société-monde. C'est aussi le mouvement techno-économique de la globalisation qui, tout en créant l'infra-texture, suscite les résistances - ethniques, nationales, culturelles, religieuses - à l'homogénéisation mondialisante.

En fait, les conséquences de l'échec historique du 'communisme ont été énormes: non seulement les débordements du capitalisme mais aussi les déchaînements ethno-religieux (y compris et parfois surtout dans les pays ex-socialistes) n'ont plus eu aucune entrave.

Tout cela contribue à ce que la globalisation développe une crise planétaire aux multiples visages.

Comme l'a indiqué Mohamed Arkoun, «le collapsus de l'Union soviétique a été un Tchernobyl socio-politique ». Il a éliminé du globe, pour un temps, la pieuvre totalitaire. Mais il en a fait réapparaître deux autres: la pieuvre du capitalisme financier, et celle d'un fanatisme ethno-religieux.

LA CRISE PLANÉTAIRE

La crise de l'unification

L'unification techno-économique du globe est en crise. Il y a coïncidence entre la prolifération d'États souverains, l'accroissement de leur interdépendance et leur refermeture ethno-religieuse. Cette coïncidence n'est pas fortuite. Elle s'explique a) par les résistances nationales, ethniques et culturelles à l'occidentalisation; b) par l'effondrement généralisé de l'espoir mis dans le Progrès. Le Progrès, grand mythe providentiel de l'Occident, avait envahi la planète entière dans la seconde moitié du XXe siècle. Il assurait la meilleure société possible à l'Ouest, un avenir radieux à l'Est, et au Sud l'émancipation, soit par la démocratie de l'Ouest, soit par le socialisme de l'Est. L'illusion d'un progrès conçu comme une loi de l'Histoire s'est dissipée à la fois dans les désastres de l'Est, les crises de l'Ouest, les échecs du Sud, dans la découverte de menaces de tous ordres, notamment nucléaires et écologiques, planant sur toute l'humanité, et l'invasion de l'horizon du futur par une extraordinaire incertitude. Ainsi, la perte d'un futur assuré, jointe à la précarité et aux angoisses du présent, engendrent des reflux vers le passé, c'est-à-dire vers les racines culturelles, ethniques, religieuses et nationales.

Dans le même temps, et en dépit de l'hégémonie technoeconomico-militaire des États-Unis, se développe un monde multipolaire dominé par des blocs aux intérêts à la fois coopératifs et conflictuels, et où des crises multiples augmentent à la fois les nécessités de coopération et les risques de

conflit.

Ainsi la globalisation, à la fois une et plurielle, connaît sa propre crise qui rapproche et désunit, unifie et sépare.

Les poly-crises

La globalisation ne fait pas qu'entretenir sa propre crise. Son dynamisme suscite des crises multiples et variées à l'échelle planétaire.

La crise de l'économie mondiale apparue en 2008 résulte fondamentalement de l'absence de véritables dispositifs de régulation. Elle ne se résume pas à un accident provoqué par une hypertrophie du crédit, laquelle n'est pas seulement due au souci d'une population appauvrie par l'enchérissement des prix de maintenir son niveau de vie par l'endettement. Cette hypertrophie est également due aux spéculations du capitalisme financier sur le pétrole, les minéraux, les céréales, etc. Écrivant sur André Gorz, Patrick Viveret cite deux auteurs qui parlent de l'intérieur du système Patrick Artus, directeur de la recherche de Natixis, et Marie-Paule Virard, rédactrice en chef d'Enjeux-Les Échos de 2003 à 2008. Leur livre, Globalisation le pire est à venir, a été écrit avant la grande crise de septembre 2008. La page de présentation de l'ouvrage prophétise: «Le pire est à venir de la conjonction de cinq caractéristiques majeures de la globalisation: une machine inégalitaire qui mine les tissus sociaux et attise les tensions protectrices, un chaudron qui brûle les ressources rares, encourage les politiques d'accaparement et accélère le réchauffement de la planète; une machine à inonder le monde de liquidités et à encourager l'irresponsabilité bancaire; un casino où s'expriment tous les excès du capitalisme financier; une centrifugeuse qui peut faire exploser l'Europe1.» Quant à Alan Greenspan, ancien patron de la Banque fédérale américaine, il reconnaît dans son livre 'Le Temps des turbulences', que la finance mondiale est devenue un bateau ivre, déconnecté des réalités productives.

La crise écologique s'accroît avec la dégradation croissante de la biosphère, laquelle va elle-même susciter de nouvelles crises économiques, sociales et politiques.

La crise des sociétés traditionnelles découle de l'occidentalisation qui tend à les désintégrer.

La civilisation occidentale, qui produit les crises de la globalisation, est elle-même en crise. Les effets égoïstes de l'individualisme détruisent les anciennes solidarités. Un mal-être psychique et moral s'installe au cœur du bien-être matériel. Les intoxications consuméristes des classes moyennes se développent tandis que se dégrade la situation des classes démunies et que s'aggravent les inégalités. La crise de la modernité occidentale rend dérisoires les solutions modernisatrices aux crises.

La crise démographique s'amplifie par la conjonction de la surpopulation des pays pauvres, de la baisse de population de la plupart des pays riches et du développement des flux migratoires engendrés par la misère.

La crise urbaine se développe dans les mégapoles asphyxiées et asphyxiantes, polluées et polluantes, où les habitants sont soumis à d'innombrables sources de stress, ou d'énormes ghettos pauvres s'accroissent tandis que les ghettos riches s'emmurent.

La crise des campagnes est une crise de désertification provoquée non seulement par l'importante concentration urbaine, mais aussi par l'extension des monocultures industrialisées, livrées aux pesticides, privées de vie animale, ainsi que par la dimension concentrationnaire de l'élevage industrialisé, producteur de nourritures dégradées par les hormones et les antibiotiques.

La crise du politique est aggravée par l'incapacité à penser et à affronter la nouveauté, l'ampleur et la complexité des problèmes.

Les religions, qui avaient régressé grâce aux progrès de la laïcité, sont en train de progresser au détriment de celle-ci, mais elles sont elles-mêmes en crise, car écartelées entre modernisme et intégrisme, en proie à des conflits internes entre cultes rivaux, et elles sont plus que jamais incapables d'assumer leurs principes de fraternité universelle.

De leur côté, les laïcités sont de plus en plus privées de sève et corrodées par les recrudescences religieuses.

L'humanisme universaliste se décompose au profit des identités nationales et religieuses, alors même qu'il n'est pas encore devenu un humanisme planétaire respectant le lien indissoluble entre l'unité et la diversité humaines.

La crise du développement

L'ensemble de ces multiples crises interdépendantes et interférentes est provoqué par une mondialisation à la fois, à l'instar de la Trinité chrétienne, une et triple: globalisation, occidentalisation, développement.

Alors que l'occidentalisation est sous-entendue, le terme « développement » est devenu le maître mot qui pare d'un label de solution et de progrès le complexe trinitaire. Il est encore un peu partout considéré comme la voie du salut pour l'humanité.

La notion de développement englobe les multiples développements de la prospérité et du bien-être, l'amélioration générale des conditions de vie, la réduction des inégalités, la paix sociale, la démocratie. C'est la locomotive du développement techno-économique qui est censée entraîner les wagons du bien-être, de l'harmonie sociale, de la démocratie. Dans les faits, le développement techno-économique est compatible avec les dictatures où il s'assortit de l'esclavagisation des travailleurs, et de la répression policière, comme ce fut le cas au Chili et au Brésil, et comme le montre l'hyper-développement actuel de la Chine.

La croissance est conçue comme le moteur évident et infaillible du développement, et le développement comme le moteur évident et infaillible de la croissance. Les deux termes sont à la fois fin et moyen l'un de l'autre. Or, comme l'a dit Kenneth Boulding, que j'ai cité en exergue, « quiconque croit qu'une croissance exponentielle peut durer toujours dans un monde fini est ou un fou, ou un économiste » ! Il a été calculé que si la Chine atteignait un taux de 3 véhicules automobiles pour 4 habitants, comme c'est le cas aujourd'hui aux États-Unis, cela représenterait 1,1 milliard de voitures, alors que la planète en compte actuellement 800 millions, et les infrastructures nécessaires (réseaux routiers, parkings) y occuperaient une surface à peu près égale à celle allouée à la culture du riz.

Comme nous l'indiquons plus loin, l'idée fixe de croissance devrait être remplacée par un complexe comportant croissances diverses, décroissances diverses, stabilisations diverses.

Comme la mondialisation et l'occidentalisation dont il fait partie et qui font partie de lui, le développement est complexe, c'est-à-dire ambivalent, à la fois négatif et positif.

Côté positif, il a suscité sur toute la planète des zones de prospérité selon le modèle occidental, et a déterminé la formation de classes moyennes accédant aux standards de vie des classes moyennes occidentales. Il a permis des autonomies individuelles émancipées de l'autorité inconditionnelle de la famille, l'accession au mariage choisi et non plus imposé, l'apparition des libertés sexuelles, de loisirs nouveaux, la consommation de produits inconnus, la découverte d'un monde étranger « magique », y compris sous l'aspect du McDonald's ou du Coca-Cola. Il a suscité de grandes aspirations démocratiques. Mais il a aussi apporté, au sein des nouvelles classes moyennes des pays émergents, les intoxications consuméristes propres à leurs homologues occidentales, l'accroissement de la composante imaginaire des désirs, ainsi que l'insatiabilité de besoins sans cesse nouveaux. Il a apporté les côtés sombres de l'individualisme, à savoir l'égoïsme, l'autojustification (qui suscite l'incompréhension d'autrui), la soif du profit.

Le développement a créé de nouvelles corruptions au sein des États, des administrations et des relations économiques. Il a détruit les solidarités traditionnelles sans en créer de nouvelles, d'où la multiplication des solitudes individuelles. En déracinant et en ghettoïsant, il a engendré une croissance de la criminalité, encouragée par la formation de gigantesques mafias internationales. En ce sens, le développement est anti-éthique. Enfin, il a créé d'énormes zones de misère, ce dont témoignent les ceintures démesurées de bidonvilles qui cernent les mégapoles d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine. /

Dans les conditions de la globalisation néolibérale (privatisation des services publics. et., des entreprises d'État, recul des activités publiques au profit des activités privées; primauté des investissements spéculatifs internationaux, déréglementations, généralisées); le déchaînement d'un capitalisme planétaire sans freins, depuis les années 1990, a amplifié tous les aspects négatifs du développement.

L'accroissement permanent des revenus dû capital au détriment de ceux du travail creuse continûment les inégalités. Le développement a ainsi accru le nombre de travailleurs esclavagisés en Chine, en Inde et en de nombreuses régions d'Amérique latine. L'abandon des cultures vivrières au profit des monocultures industrialisées d'exportation chasse les petits paysans QU artisans qui jouissaient d'une relative autonomie en disposant de leurs polycultures ou de leurs outils de travail, et elle transforme leur pauvreté en misère dans les bidonvilles des mégapoles. Un rapport des Nations unies pour le développement, publié en 2003, mentionnait 54 pays devenus plus pauvres qu'en 1990. l'espérance de vie a. décliné dans 36 d'entre eux.

Qui a dit: « Le développement est un voyage qui comprend plus de naufragés que de passagers... » ?

D'autre part, le développement instaure un mode d'organisation de la société et des esprits où la spécialisation compartimente les individus les uns par rapport. aux autres, ne donnant à chacun qu'une part close de responsabilités. De par cette fermeture, on perd de vue l'ensemble, le global et, du même coup, la solidarité. Sans compter, que l'éducation hyperspécialisée . . remplace . les anciennes ignorances par un nouvel . aveuglement; celui-ci . est entretenu par l'illusion que la rationalité détermine le

développement, alors que celui-ci confond rationalisation technoéconomique et rationalité humaine. . Cet aveuglement résulte également de la conception technoéconomique du développement qui ne connaît que le calcul comme instrument de connaissance (indices de croissance, de prospérité, de revenus, statistiques prétendant tout mesurer). Le calcul ignore non seulement les activités non monétarisées comme les productions domestiques et/ou de subsistance, les services mutuels, l'usage de biens communs, la part gratuite de l'existence, mais aussi et surtout tout ce qui ne peut être calculé ni mesuré: la joie, l'amour, la souffrance, la dignité, autrement dit le tissu même de nos vies. . . .

Enfin, le développement a longtemps été aveugle aux dégradations écologiques qu'il continue de provoquer (industries polluantes, villes polluées, agriculture, élevage et pisciculture industrialisés); il a mis et met de plus en plus la biosphère en danger par l'exploitation forcenée du pétrole, du charbon, par la déforestation massive, les dénaturations provoquées par les cultures et l'élevage industrialisés.

Aussi l'idée généralement admise du développement est aveugle aux dégâts et dégradations qu'il produit. L'idée de développement est une idée sous-développée!

Le développement est une formule standard qui ignore les contextes humains et culturels. Il s'applique de façon indifférenciée à des sociétés et à des cultures très diverses, sans tenir compte de leurs singularités, de leurs savoirs et savoir-faire, de leurs arts de vivre, présents chez des peuples dont on dénonce l'analphabétisme sans percevoir les richesses de leurs cultures orales traditionnelles. Il constitue un véritable ethnocide pour les petits peuples.

Le développement donne en fait le modèle occidental comme archétype universel pour la planète. Il suppose que les sociétés occidentales constituent la finalité de l'histoire humaine. Produit du sociocentrisme occidental, il est aussi le moteur d'une occidentalisation forcenée. De fait, s'il n'apporte pas nécessairement au reste du monde ce que la civilisation occidentale comporte de positif (droits humains, libertés, démocratie), il charrie inévitablement ses vices.

Le développement qui se voudrait solution ignore que les sociétés occidentales sont en crise du fait même de leur développement. Celui-ci a en effet secrété un sous-développement intellectuel, psychique et moral. Intellectuel, parce que la formation disciplinaire que nous, Occidentaux, recevons, en nous apprenant à dissocier toute chose nous a fait perdre l'aptitude à relier et, du coup, celle à penser les problèmes fondamentaux et globaux. Psychique, parce que nous sommes dominés par une logique purement économique qui ne voit comme perspective politique que la croissance et le développement, et que nous sommes poussés à tout considérer en termes quantitatifs et matériels. Moral, parce que partout l'égoïsme l'emporte sur la solidarité. De surcroît, l'hyperspécialisation, l'hyper individualisme, la perte des solidarités débouchent sur le mal-être, y compris au sein du confort matériel.

L'Occident ressent en lui un vide et un manque: de plus en plus d'esprits désemparés font appel aux psychanalyses et aux psychothérapies, au yoga, au bouddhisme zen, aux marabouts, etc. D'aucuns essaient de trouver dans les cultures et les sagesse d'autres continents des remèdes à la vacuité créée par le caractère quantitatif et compétitif de leur existence. Nous vivons ainsi dans une société où les solutions que nous voulons apporter aux autres sont devenues nos problèmes.

La prise de conscience de la crise du développement n'est arrivée à déboucher que de façon partielle, insuffisante et limitée sur la problématique écologique, ce qui a conduit à «attendrir » la notion de développement en lui accolant l'épithète durable. Mais l'« os » demeure!

L'idée de « supportabilité » (ou durabilité) ajoute au développement la prise en compte de la sauvegarde de la biosphère et, corrélativement, de la sauvegarde des générations futures. Cette notion renferme une composante éthique importante. Mais celle-ci ne saurait améliorer profondément l'idée même de développement. Elle ne fait que la suaviser, que l'enrober d'une douce pommade.

Enfin, puisque le développement, l'occidentalisation et la globalisation sont les moteurs les uns des autres, toutes les crises que nous avons énumérées peuvent être considérées comme les composantes d'une méga-crise aux trois visages inséparables crise du développement, crise de l'occidentalisation, crise de la mondialisation. Le fait que ce caractère complexe de la crise planétaire est généralement ignoré indique que la multi-crise est aussi cognitive.

La crise de l'humanité

Ainsi la globalisation, l'occidentalisation, le développement sont les trois aliments de la même dynamique qui produit une pluralité de crises interdépendantes, enchevêtrées, dont la crise cognitive, les crises politiques, les crises économiques, les crises sociales, qui elles-mêmes produisent la crise de la globalisation, celle de l'occidentalisation, celle du développement. La gigantesque crise planétaire est la crise de l'humanité qui n'arrive pas à accéder à l'humanité.

Nous sommes au moment crucial d'une folle aventure commencée il y a huit mille ans, pleine de cruauté et de grandeur, d'apogées et de désastres, d'asservissements et d'émancipations, qui emporte aujourd'hui six milliards d'êtres humains. Et comment ne pas ressentir que, dans et par cette crise, il y a recrudescence de la formidable lutte entre les forces de mort et les forces de vie? Les unes et les autres non seulement s'entre-combattent, mais s'entre-nourrissent, les décompositions mortelles permettant les renaissances ou les métamorphoses mais aussi asphyxiant les renaissances et les métamorphoses possibles : « Vivre de mort, mourir de vie », la formule d'Héraclite exprime l'ambivalence de la crise planétaire.

Vers l'abîme?

Le développement du développement engendre et accentue la crise du développement et conduit l'humanité vers de probables catastrophes en chaîne.

Le vaisseau spatial Terre est propulsé par quatre moteurs incontrôlés: la science, la technique, l'économie, le profit, chacun d'eux étant alimenté par une soif insatiable: la soif de connaissance (science), la soif de puissance (technique) la soif de possession, la soif de richesses. Leurs effets sont ambivalents. La science a certes permis des élucidations et suscité des applications bénéfiques, mais elle a produit les armes de destruction massive, notamment nucléaires, et des possibilités inconnues de manipulation des gènes et des cerveaux humains. La technique, ambivalente par nature, a asservi les énergies naturelles, mais aussi les êtres humains. L'économie a produit des richesses inouïes en même temps que des misères sans fond, et son manque de régulation laisse libre cours au profit, lui-même propulsé et propulseur d'un capitalisme déchaîné, hors de tout contrôle, qui concourt à la course à l'abîme.

La domination d'un capitalisme financier déconnecté de l'économie réelle, voué à l'intérêt exclusif des spéculateurs, a provoqué la crise économique de 2008 et continue de se repaître comme un vampire de nos substances vives. Comme l'a dit Alain Touraine dans *Après la crise*, il s'est mis au-dessus de l'humanité et nous devrions le mettre au ban de l'humanité.

À cela se combine l'aggravation des diverses crises enchevêtrées qui, dans un monde disloqué, accentuent les antagonismes, lesquels aggravent les déferlements idéologico-politico-religieux, lesquels intensifient les manichéismes, les haines aveugles, qui suscitent des hystéries propices aux guerres et aux expéditions punitives. Deux barbaries se trouvent plus que jamais alliées: la barbarie venue du fond des âges historiques, qui mutilé, détruit, torture, massacre; et la barbarie froide et glacée de l'hégémonie du calcul, du quantitatif, de la technique, du profit sur les sociétés et les vies humaines.

Nous nous enfonçons dans un âge de fer planétaire. Les barbares, ennemis de l'humanité, sont aujourd'hui en activité éruptive; quand ils sont eux-mêmes en opposition, leur antagonisme contribue à accroître un manichéisme aveugle et haineux. Le capitalisme déchaîné d'aujourd'hui n'est pas la seule menace pour l'humanité: il y a les fanatismes déchaînés, les dictatures implacables, la possibilité de nouveaux totalitarismes, voire de guerres d'anéantissement.

Le pire et le meilleur

L'issue catastrophique du cours des choses actuel est ainsi hautement probable, la probabilité étant définie par ce qu'un observateur, en un temps et un lieu donnés, peut induire de la continuation des processus en cours.

Aussi peut-on dire que la globalisation constitue le pire qui soit advenu à l'humanité.

Il faut dire également qu'elle en constitue le meilleur. Ce meilleur est que, pour la première fois dans l'histoire humaine, sont réunies les conditions d'un dépassement de cette histoire faite de guerres dont les puissances de mort se sont renforcées jusqu'à permettre désormais un suicide global de l'humanité.

Le meilleur est qu'il y ait désormais interdépendance accrue chacun et de tous, nations, communautés, individus, sur la planète Terre, que se multiplient symbioses et métissages culturels en tous domaines, que les diversités résistent en dépit des processus d'homogénéisation qui tendent à les détruire. Le meilleur est que les menaces mortelles et les problèmes fondamentaux créent une communauté de destin pour l'humanité entière.

Le meilleur est que la globalisation ait produit l'infra-texture d'une société-monde ; que, dans ces conditions d'une communauté destin et d'une possible société-monde, nous puissions envisager la Terre comme patrie sans que celle-ci nie les patries existes, mais, au contraire, les englobe et les protège.

Mais la conscience des périls est encore bien faible et dispersée. Mais la conscience de la nécessité de dépasser l'histoire n'a encore émergé. Mais la conscience d'une communauté de destin reste déficiente. Mais la conscience d'une Terre-Patrie est encore marginale et disséminée. Mais la globalisation techno-

économique empêche l'émergence de la société-monde dont elle a pourtant créé les infra-textures. Mais il y a contradiction entre les souverainetés nationales, encore absolues, et la nécessité d'autorités supra-nationales pour traiter les problèmes vitaux de la planète. Mais les convulsions de la crise de l'humanité risquent d'être mortelles.

Ainsi, effectivement, la mondialisation est à la fois le meilleur (possibilité d'émergence d'un monde nouveau) et le pire (la possibilité d'autodestruction de l'humanité). Elle porte en elle des périls inouïs ; elle porte aussi en elle des chances inouïes. Elle porte elle la probable catastrophe; elle porte aussi en elle l'improbable mais donc possible espérance.

Tous les processus actuels portent en eux des ambivalences . Toutes crise - et la crise planétaire de façon paroxystique -porteen elle risques et chances. La chance est dans le risque. La chance s'accroît avec le risque. «Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve» (Hölderlin).

Mais la chance n'est possible que s'il est possible de changer de voie.

Est-ce possible?

Vers la métamorphose ?

Quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux, il se dégrade, se désintègre, ou bien se révèle capable de susciter un méta-système à même de traiter ses problèmes: il se métamorphose.

Tel quel, le système Terre est incapable de s'organiser pour traiter ses problèmes vitaux:

- périls nucléaires qui s'aggravent, avec la dissémination et peut-être bientôt la privatisation de l'arme atomique;
- dégradation de la biosphère;
- économie mondiale dépourvue d'un système de contrôle/régulation;,,
- "retour des famines;
- conflit ethno-politico-religieux pouvant dégénérer en guerres de civilisations.

L'amplification et l'accélération de tous ces processus peuvent être considérées comme le déchaînement d'un formidable feed-back positif, processus d'irréversible désintégration des systèmes physiques mais qui peut transformer les systèmes humains..

Le probable est la désintégration.

L'improbable, mais possible, est la métamorphose.

Qu'est-ce qu'une métamorphose? Nous en voyons d'innombrables exemples dans le 'règne animal, notamment chez les insectes. Une chenille s'enferme dans une chrysalide; elle entame alors un processus qui est à la fois d'autodestruction et d'auto-reconstruction en une organisation et une forme différentes. Quand la chrysalide se déchire, il s'est formé un papillon qui, tout en demeurant le même être, est devenu autre. L'identité s'est maintenue et transformée dans l'altérité.

La naissance de la vie peut être conçue comme la métamorphose d'une organisation physico-chimique qui, arrivée à un oint de saturation, a créé une méta-organisation, l'auto-éco-organisation vivante, laquelle, tout en comportant exactement les mêmes constituants physico-chimiques, a produit des qualités nouvelles dont l'autoreproduction, l'auto-réparation, l'alimentation en énergie extérieure, la capacité cognitive.

La formation des sociétés historiques au Moyen-Orient, en Inde, en Chine, au Mexique, au Pérou constitue une métamorphose à partir d'un agrégat de sociétés archaïques de chasseurs-cueilleurs. Cette métamorphose a produit les villes, l'État, les classes sociales, spécialisation du travail, les grandes religions, l'architecture, les arts, la littérature, la philosophie. Et cela, pour le meilleur comme pour le pire (la guerre, l'esclavage, la barbarie).

À partir du XXIe siècle se pose le problème de la métamorphose s sociétés historiques en une société-monde d'un type nouveau

ii engloberait les États nations sans les supprimer. Car la poursuite de l'Histoire, c'est-à-dire des guerres par des États disposant s armes d'anéantissement, conduit à la quasi-destruction de l'humanité. Il y a nécessité vitale d'une méta-histoire. Alors que, pour Fukuyama, les capacités créatrices de l'évolution humaine sont épuisées avec la démocratie représentative et l'économie libérale, nous devons, penser qu'au contraire c'est cette histoire-là qui épuisée, et non les capacités créatrices de l'humanité.

C'est dans la métamorphose que se régénéreraient ces capacités créatrices. La notion de métamorphose est .plus riche; que celle de révolution. Elle en garde la radicalité novatrice, mais la lie à la conservation (de la vie, des cultures, du legs de pensées et de sagesses de l'humanité). On ne peut en prévoir les modalités ni les formes: tout changement d'échelle entraîne un surgissement créateur. De même que la société historique, créatrice de la ville, de l'État, des classes sociales, de l'écriture, de divinités cosmiques, de

monuments grandioses, des grands arts, était inconcevable pour humains des sociétés archaïques de chasseurs-ramasseurs, de nous ne pouvons concevoir encore le visage de la société-monde qui se dégagerait de la métamorphose.

Changer la voie

Pour aller vers la métamorphose, il est nécessaire de changer de voie. Mais s'il semble possible d'infléchir certains cheminements, de corriger certains maux, il est impossible ne serait-ce que de freiner le déferlement technique-scientifique-économique-civilisatonnel qui conduit la planète au désastre. Et pourtant l'histoire humaine a souvent changé de voie. Comment ?

Tout commence toujours par une initiative, une innovation, un message 'de caractère déviant, marginal, souvent invisible aux contemporains. Ainsi ont débuté les grandes religions. Le prince Sakyamuni a élaboré le bouddhisme au terme d'une méditation solitaire sur la vie, puis, a partir de quelques disciples, une grande religion s'est répandue en Asie. Jésus était un chaman galiléen qui énonça sa prédiction sans succès auprès du peuple hébreu, mais son message, repris et universalisé par un pharisien dissident, Paul de Tarse, se répandit lentement dans l'Empire romain pour devenir finalement sa religion officielle. Le prophète Mahomet dut fuir La Mecque et se réfugier à Médine; le Coran se propagea de disciples en disciples et devint le texte sacré d'innombrables populations en Afrique, en Asie, en Europe. Le capitalisme se développa en parasite des sociétés féodales pour prendre finalement son essor et, avec l'aide des royautés, les désintégra. En 1492, le solitaire mais obstiné Génois Christophe Colomb parvient, par son insistance, à obtenir des Rois Catholiques (Isabelle Ière et Ferdinand II d'Espagne) les caravelles qui vont le faire accoster en Amérique. La science moderne s'est formée à partir de quelques esprits déviants dispersés: Galilée, Bacon, Descartes, puis elle a créé ses réseaux, ses associations, s'est introduite dans les universités au XIXe siècle, puis, au XXe, dans les économies et les États pour devenir l'un des quatre puissants moteurs du vaisseau spatial Terre. Le socialisme est né dans quelques esprits autodidactes et marginaux au XIXe siècle pour devenir une formidable force historique au siècle suivant.

.../...

Les voies vers la Voie

Les réformes politiques seules, les réformes économiques seules,

- : les réformes éducatives seules, les réformes de vie seules ont été, sont et seront condamnées à l'insuffisance et à l'échec. Chaque réforme ne peut progresser que si progressent les autres. Les voies réformatrices sont corrélatives, interactives, interdépendantes.

- Pas de réforme politique sans réforme de la pensée politique, laquelle suppose une réforme de la pensée elle-même, qui suppose une réforme de l'éducation, laquelle suppose une réforme politique. Pas de réforme économique et sociale sans réforme politique, qui suppose une réforme de la pensée. Pas de réforme de vie ni de réforme éthique sans réforme des conditions économiques et sociales du vivre, et pas de réforme sociale et économique sans réforme de vie et réforme éthique.

Plus profondément encore, la conscience de la nécessité vitale de changer de voie est inséparable de la conscience que le grand problème de l'humanité n'a cessé d'être celui de l'état souvent misérable et monstrueux des relations entre individus, groupes, peuples. La question très ancienne de l'amélioration des relations entre humains, qui, a suscité tant d'aspirations révolutionnaires,

- tant de projets politiques, économiques, sociaux, éthiques, est désormais indissolublement liée à la question vitale du XXIe siècle, qui est celui de la Voie nouvelle et de la Métamorphose.

J'ai déjà indiqué qu'à la base, dans toutes les sociétés civiles, il y a multiplicité d'initiatives dispersées, ignorées des partis, des administrations, des médias. Indiquons ici que les reliances, développements et convergences des innombrables initiatives permettraient de frayer des voies qui convergeraient pour former la Voie.